

CORNEILLE ET LES SUJETS ROMAINS

PAR

MATHILDE BERNIER, B. A.

THÈSE PRÉSENTÉE AU DÉPARTEMENT DU FRANÇAIS
DE L'UNIVERSITÉ DE MANITOBA, COMME L'UNE DES
CONDITIONS REQUISES POUR L'ADMISSION À LA
MAÎTRISE ES ARTS.

AVRIL, 1926.

CORNEILLE ET LES SUJETS ROMAINS

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
EXPOSÉ DE LA THÈSE	2
PREUVE GÉNÉRALE	6
PREUVE PARTICULIÈRE	11
HORACE	
CINNA	
POLYEUCTE	
AUTRES PIÈCES À SUJETS ROMAINS	
CONCLUSION	40
BIBLIOGRAPHIE	51

INTRODUCTION

Lorsqu'on me demanda une étude sur Corneille, je fus saisie de quelque inquiétude. Y aurait-il quelque chose de nouveau à dire sur le père de la tragédie française? Tant et tant d'artistes ont traité les questions qui se rapportent de près ou de loin à notre grand dramaturge, qu'il me semblait impossible de hasarder même quelques pages.

Cependant, une pensée m'encouragea: nos grands classiques n'ont pas travaillé pour leur génération seulement; leur but très précis était d'enrichir les siècles à venir du fruit de leurs travaux. Ils avaient découvert un trésor qui jusqu'alors était enseveli dans les replis profonds de l'âme et de l'intelligence d'une race; leur génie avait fait ce miracle, qu'en un siècle, qu'en un jour, toutes les richesses étaient montées à la surface. De nombreux ouvriers s'étaient livrés au développement de la pensée française, donnant à tous ceux qui viendraient après eux, un héritage nouveau, fait de monuments grandioses, de mines prodigieuses, de sources vivifiantes.

C'était ce patrimoine qui était là devant moi! Sans timidité excessive donc, j'abordai ce royaume de la pensée. J'y passai des mois, y découvrant tous les jours, des beautés jusqu'alors inconnues.

Bientôt, je m'aperçus qu'en me dirigeant vers Corneille et les sujets romains, l'on m'avait indiqué une source d'inspiration idéale où il fait bon s'arrêter afin d'y puiser des impressions plus fortes, plus nobles et plus généreuses.

CORNEILLE ET LES SUJETS ROMAINS

Ce titre est vague dans sa généralité et demande à être précisé. Cherchons donc tout d'abord le point de vue exact d'où l'on pourra le mieux contempler le sujet dans l'ensemble, et qui, en même temps, mettra dans ses innombrables détails, l'ordre et la clarté que donne l'unité.

Qu'on me permette d'illustrer ma pensée par cette comparaison. L'artiste qui veut contempler et reproduire un panorama, ne va pas se placer d'abord en pleine forêt; il choisit, autant que possible, une hauteur d'où il découvre en même temps, les bois, la rivière, les campagnes et le soleil qui éclaire et colore tout le paysage sans éblouir.

Or, ici, le paysage à contempler et à expliquer, c'est cette partie du théâtre de Corneille qui reproduit, non pas des lacs, des bois, des campagnes ensoleillées, mais une grand'route, l'immense avenue où se déroule l'histoire romaine, et où défilent les personnages illustres de l'immortelle Cité: Rome!

Pour bien comprendre le tableau, il faudra le voir avec les yeux et l'âme de l'auteur.

Ce panorama historique et grandiose, comment Corneille l'a-t-il donc vu? Comment l'a-t-il reproduit en son théâtre: en photographe ou en artiste? La distinction est importante: elle me semble expliquer mon sujet et en donner le point de vue réel.

Sans dénier au photographe absolument toute valeur artis-

tique, son mérite suprême consiste dans l'exactitude, la reproduction fidèle de la réalité; il peut, il est vrai, choisir l'heure la plus favorable pour ses effets de lumière, la position la meilleure, un arrangement plus technique de ses personnages, mais ses moyens d'art sont si restreints que devant le peintre, le véritable artiste, il n'ose plus revendiquer ce titre. Mais, survient l'artiste, le vrai artiste. Le voilà devant son paysage. Croyez-vous qu'il va s'y assujettir? Allons donc! Que lui importe, à lui, la reproduction exacte, la ressemblance rigoureuse? Ce qu'il veut avant tout, c'est faire oeuvre d'art, c'est exprimer le Beau dans toute sa splendeur. Pour cela, il choisira dans ce paysage, les traits qui lui donneront l'effet artistique qui répond à son idéal, à sa vision intérieure du Beau; non-seulement il choisit, mais il retranche, il transpose, il coordonne, il embellit. Le procédé artistique est bien connu, un mot l'exprime: l'artiste idéalise.

Cette distinction entre les procédés du photographe et de l'artiste explique d'une façon très satisfaisante POURQUOI et COMMENT Corneille a traité dans son théâtre les sujets romains.

Débarrassons-nous d'abord de certaines objections qu'on pourrait nous faire. Corneille se serait rebattu, dit-on, sur l'histoire romaine, tout simplement pour éviter les ennuis que lui avait suscités le Cid, sujet espagnol, et, par conséquent, antipathique au Cardinal de Richelieu. Il aurait eu recours aussi aux sujets romains parce qu'alors Rome et ses héros étaient à la mode,

et en littérature, et en politique. Il y a du vrai dans ces assertions et d'autres du même genre, voilà pourquoi il faut les mentionner dans cette étude. Mais de telles explications sont trop superficielles pour retenir longtemps notre attention. Il faut chercher ailleurs la raison profonde qui porta Corneille à traiter avec prédilection les sujets romains et qui explique adéquatement la manière dont il les traita. Voilà pourquoi, je reviens à propos de notre Corneille, à ma distinction entre l'écrivain-photographe et le poète-artiste, et je donne pour explication de la préférence de Corneille pour les sujets romains, et en même temps, de sa manière de les traiter, celle-ci: Corneille a vu et décrit l'histoire romaine, non pas en photographe, mais en artiste.

Qu'est-ce à dire, non pas en photographe?

C'est-à-dire qu'il ne s'est pas assujéti à une rigoureuse reproduction de l'histoire romaine. Nous voyons, par exemple, dans la pièce de Nicomède, que Corneille confond sciemment deux personnages bien différents, mais au nom presque identique: Flaminius et Flamininus. Il compte bien que le public, peu au courant de tous les détails de l'histoire romaine, ne s'apercevra pas du bon tour qu'il lui joue, tout en protestant très sérieusement qu'il s'attache scrupuleusement à la reproduction historique. Ce n'est qu'un trait, il est vrai, mais, en même temps, un exemple entre beaucoup d'autres. Qu'il suffise en attendant l'examen détaillé de quelques-unes de ses pièces.

En artiste: qu'est-ce à dire?

C'est-à-dire que notre poète, étant artiste, (car la poésie est une forme de l'art comme la peinture), a disposé de l'histoire romaine comme l'artiste que je représentais tout à l'heure devant son paysage: il a idéalisé l'histoire romaine et les héros romains. Etant poète, il y a cherché, avant tout, l'expression du Beau, la représentation de l'Idéal qu'il s'était fait dans son esprit, et, dans ce but, comme l'artiste-peintre, il en a pris à son aise avec son paysage qui, ici, est la voie triomphale de l'histoire romaine. Qu'on me passe cette répétition en faveur de la clarté de ma démonstration.

Etant poète et dramaturge, il a cherché et vu dans l'histoire romaine, avant tout, le plus magnifique répertoire de sujets émouvants, de caractères héroïques, de drames passionnants, qui pût alimenter son génie et captiver le public. Pour obtenir ce résultat, il s'est inspiré des sujets romains, comme l'artiste-peintre s'inspire de ses paysages, sans s'y assujettir.

L'artiste transpose, transforme, embellit la nature et les personnages qui s'y meuvent, pour produire ses effets de lumière et sa propre vision artistique; ainsi, Corneille invente, transpose, embellit la vie romaine, la nature romaine, les personnages romains, en suivant pour règle dominante, l'impression dramatique à produire.

Pour résumer le point de vue sous lequel j'envisage le titre proposé _ Corneille et les sujets romains _, j'affirme ceci: Corneille a cherché et vu avant tout dans l'histoire romaine, la plus riche matière à tableau grandioses, celle qui réfléchit le mieux le tour particulier

de son génie tourné à l'héroïsme, et y trouvant le grand ressort de sa puissance dramatique. Cette étude expliquera donc, à la fois, pourquoi Corneille se tourna de préférence vers les sujets romains, et comment, par quelle tournure propre à sa psychologie, il les traita.

PREUVE GENERALE

De cet énoncé, donnons d'abord une preuve générale pouvant s'appliquer à l'ensemble de l'oeuvre cornélienne.

Voilà Monsieur Corneille vers 1639, jeune poète dramatique. Puisqu'il est dramaturge, il cherche nécessairement le succès dramatique. Monsieur de la Palisse signerait cette assertion avec plaisir, tellement elle est évidente. Mais comment? Par quels procédés? Ceci était moins évident à l'époque de Corneille, alors que la critique ne faisait que de naître. Il y a tout de même des grandes lois du genre admises par tous: il sait qu'il faut, par une fiction ingénieuse, représenter la vie humaine, des personnages humains; il sait surtout qu'il faut intéresser, captiver, passionner l'auditoire, et que là, précisément, se trouve le succès dramatique. Voilà le principe lumineux qui guide tout dramaturge, et cela indistinctement, au-dessus et en dépit de toute théorie ou doctrine préconçue. Sans doute, ce principe, pour rester producteur d'oeuvres d'art, pour qu'il ne dégénère pas en simple roman d'aventure, vu sur les planches, est soumis à des lois certaines, bien que subtiles et difficiles à découvrir et à appliquer. Or, c'est à ce tact, à cette divination esthétique, que se révèle le don du poète, du véritable artiste dramatique. Il veut intéres-

ser assurément, mais par des procédés réellement dramatiques, en faisant de son art, l'expression du Beau. Or, dans la vie humaine, dans les actions des personnages, quoi de plus beau que l'âme? L'âme humaine, avec ses multiples manifestations, surtout chez les natures les mieux douées, sa puissance d'intelligence, les vibrations de sa sensibilité, les richesses de son imagination, les délicatesses du coeur, les nuances si subtiles et ondoyantes des émotions, - et surtout, les grands sentiments qui expriment la force, l'énergie, la terreur ou la pitié, l'héroïsme. Pour un vrai artiste, quelle source féconde et inépuisable d'où il pourra faire jaillir le succès dramatique qu'il recherche.

Mais ici, qui ne voit le rôle de la psychologie personnelle de l'auteur? Tel poète, selon son caractère ou sa mentalité, exploitera de préférence dans l'âme humaine, ses beautés délicates, ses finesses d'esprit, ses émotions tendres, et nous aurons l'ondoyant et délicieux Racine. Tel autre, selon son caractère et sa mentalité différente du premier, sera fasciné par le déploiement des grandes passions, de la force quasi surhumaine des grandes âmes, de la beauté de l'héroïsme, de l'ascendant d'une volonté triomphante. Cet autre dramaturge passionnera donc son auditoire par le noble sentiment de l'admiration, et voilà notre Corneille. Tout homme cultivé et qui a lu ses oeuvres, y reconnaîtra ce grand ressort du théâtre cornélien. C'est la glorification de la volonté, dit Lanson.

Or, ces grandes âmes vers qui son génie était naturellement orienté, ces volontés puissantes, ces caractères forts et héroïques, où les

chercher, sinon dans l'histoire, car les personnages historiques, ceux qui occupent le devant de la scène, sont précisément les héros qui ont dominé leur époque par leur stature morale; les autres sont tombés dans l'oubli ou ont servi, par leur nullité, à donner un plus puissant relief aux grands caractères de l'histoire. Et, dans l'histoire, où trouver des héros d'aussi puissante stature que dans l'histoire romaine? Et cela, pour deux raisons: par la grandeur réelle de ses personnages, ensuite, par ce que j'appellerai leur grandeur "littéraire".

Grandeur réelle, d'abord; n'allons pas nous perdre ici en discussions infinies pour savoir si tel ou tel personnage de Corneille eut l'âme aussi héroïque qu'il la dépeint. Nous y reviendrons plus tard dans le détail des pièces. Quelle que soit la véracité de Tite-Live ou la crédulité de Corneille à son sujet, une réflexion nous convaincra de la grandeur réelle des personnages historiques de Rome: une petite bourgade qui bientôt s'agrandit en ville immense, non pas par le commerce, comme nos cités modernes, mais par la force des armes; qui, ensuite, devient le centre d'un immense empire, au choc duquel, tout autre empire croule; qui, enfin, absorbe l'univers civilisé et laisse dans l'histoire et dans l'imagination des peuples, la plus imposante personnification que le monde ait connue de la Force, cette petite bourgade, dis-je, devenue la Ville, l'immortelle Rome, l'Imperium Romanum, n'a pu s'élever si prodigieusement, sans produire et développer de grandes âmes, fortes, puissantes, des héros, dans toute la force du terme, et qui ont bien réellement existé. Cette réflexion faite, il est vraiment puéril de discuter si ceux dont parle l'histoire ou le

théâtre, ont bien été tels que la littérature nous les représente: ils ont pu ne pas s'appeler Horace, Pauline, Sertorius; Corneille, après Tite-Live, Suétone ou Plutarque, a pu prêter à l'un, les actions de l'autre, ou même emprunter à la taille gigantesque de quelque romain inconnu pour l'ajouter à tel personnage surfait. N'importe, les personnages ont existé sous d'autres noms, héros inconnus, ouvriers inconscients de la grandeur romaine. Tout cela, c'est le procédé d'idéalisation de l'artiste dont je parlais au début de cette étude, celui par lequel le poète poursuit la réalisation de son idéal personnel, plutôt que la représentation servile de tel ou tel détail. Mais, si tel ou tel détail n'a qu'une réalité empruntée, l'ensemble est réel, car le monde romain et ses personnages héroïques ont véritablement vécu. Écoutons Bossuet: " De tous les peuples du monde, le plus fier, et le plus hardi, mais tout ensemble, le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux, et enfin, le plus patient, a été le peuple romain.

De tout cela, s'est formée la meilleure milice, et la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie qui fût jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de sa liberté et de sa patrie" (1). Ainsi, Corneille avait devant lui une source d'inspiration bien réelle et s'en est largement inspiré.

Mais l'histoire romaine présentait à Corneille des héros d'une puissante stature pour une seconde raison; j'ai dit: par la grandeur littéraire.

(1) Bossuet. Discours sur l'Histoire universelle. Les Romains.

Ces historiens romains que Corneille a suivis (quand ils le menaient à son but: exciter l'admiration), étaient eux-mêmes des artistes. La critique moderne s'accorde généralement à voir en eux, des écrivains plus préoccupés de l'effet littéraire à produire, que de l'exactitude des détails. Cependant, leur art consommé a transmis à la postérité, une Rome, vraie dans l'ensemble et grandiose par ses scènes tragiques, ses monuments impérissables et ses caractères si énergiques qu'ils caractérisent la " vertu romaine", vertu étant ici synonyme de force morale. Admirables sujets, par conséquent, pour Corneille, le poète admirateur de la force morale, de la grandeur d'âme, de l'héroïsme.

Ainsi, pour résumer cette première partie: Corneille, par son état de dramaturge, cherche le succès dramatique; ce succès, en vrai artiste, il le découvrira dans l'âme humaine, plutôt que dans des intrigues enchevêtrées (du moins dans ses meilleures pièces). Par l'effet de son tempérament propre, tel qu'il se révèle dans ses pièces, dans l'âme humaine, clavier sonore et vibrant, il frappera surtout les notes fortes qui font résonner les grandes passions, les sentiments héroïques. Or, ces grandes passions qui excitent l'admiration, il les trouvera surtout dans l'histoire romaine qui lui présentera des personnages réels, dépassant la stature ordinaire de l'humanité, des héros, premier élément d'émotion dramatique; ces personnages, déjà grands par eux-mêmes, étant de plus agrandis et dépeints en traits gigantesques par les historiens antiques, seront, pour un génie sublime comme Corneille, des sujets admirablement appropriés au genre héroïque qu'il va créer et apporter à la scène du théâtre français.

Ainsi, s'explique pourquoi et comment Corneille a traité de préférence sur son théâtre, les sujets romains.

PREUVE PARTICULIERE

Cette assertion paraît évidente lorsqu'on examine, même sommairement, les pièces à sujets romains. Je ferai donc l'analyse succincte des principales d'entre elles et j'y ferai remarquer le caractère héroïque, la volonté puissante des personnages romains.

HORACE

La série des tableaux historiques que va dramatiser Corneille, s'ouvre par le sujet d'Horace.

Remarquons d'abord que c'est probablement la pièce où Corneille a suivi le plus exactement l'histoire, ou, du moins, l'historien. Il s'y conforme autant qu'il peut, sauf à y ajouter les traits nécessaires ou utiles à l'action dramatique, par exemple, la méprise du vieil Horace d'où il tirera un si bel effet.

Quant à la stricte vérité historique, nous ne pouvons la contrôler autrement que par le récit de Tite-Live. Les récits d'autres écrivains nous manquent pour établir des points de comparaison.

Tel qu'il est, cependant, c'est un tableau d'une rare puissance. Or, c'est ce tableau qu'il s'agit de mettre en scène. Et c'est alors que commence le rôle du dramaturge; ce tableau admirable, mais inanimé, il s'agit de le dramatiser, c'est-à-dire, de lui insuffler la vie, oui,

la vie, cette loi suprême de l'art, surtout de l'art dramatique. Devant cette toile, devant ces personnages, le poète va s'autosuggestionner. Par son imagination, il va compléter les traits indiqués par l'historien, par des actions conformes au caractère historique; il va les voir circuler, agir, combler les lacunes inévitables du récit, il va les entendre parler, il va même, en suivant toujours l'historien, pénétrer dans leurs âmes, deviner leurs pensées intimes, écouter les battements de leur coeur.

Et, maintenant, c'est fait: le poète a reconstitué le drame. Ce sont des personnages vivants qu'il a en son esprit, il ne reste plus qu'à les mettre sur la scène, et il enfante ses caractères, - types immortels qui, après trois siècles, ont encore la force de nous transporter dans les régions de l'idéal.

Rien n'est plus conforme à la grande âme de Corneille, que de tracer un idéal superbe de grandeur héroïque. Voyez comment il s'y prend: Horace incarnera le dévouement absolu à la patrie; Camille, sa soeur, est la femme qui aime et sacrifiera tout à son amour. On prévoit déjà que le contact de ces deux passions opposées et violentes sera la cause, l'occasion du déploiement de la "virtus" antique.

N'attendez pas d'Horace un héroïsme impeccable: c'est un héros vivant, par conséquent, passionné. Francisque Sarcey l'appelle "un patriote enragé, un soldat farouche et brutal, poussant, comme tous les êtres bornés, les deux ou trois idées qui lui sont entrées dans la cervelle, jusqu'à leurs plus extrêmes conséquences. (1) "

(1) Sarcey. Quar ante ans de théâtre

Sans souscrire absolument à cette opinion de l'éminent critique, il faut admettre qu'Horace dépasse, certes, la limite permise. Voyez - le, lorsque Flavien lui annonce qu'aux Curiaces est réservé l'honneur de combattre pour Albe, il ne semble pas avoir un brin d'émotion, et, lorsque Curiace, terrassé par le coup, dit:

" A quelque prix, qu'on mette une telle fumée,
L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.

.....

Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler.

J'aime ce qu'il me donne, et je plains ce qu'il m'ôte. "

Horace répond:

" Et si vous m'égalez, faites-le mieux paraître. "

Enfin, il termine par la dure assertion:

" Albe vous a nommé, je ne vous connais plus."

Quel contraste dans le patriotisme, non moins réel, mais plus humain de Curiace, quand il répond:

" Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue." (III, 3)

3
Le jeune Horace est bien de la lignée des Brutus et des Manlius, avec son patriotisme aveugle et presque barbare. Cependant, il faut convenir que sous cet extérieur farouche, il nourrit un amour de la patrie sur lequel on pourra toujours compter. En cela, il est un vrai romain. Rome est son idole, il lui sacrifiera tout. Peu importe pour lui, si sa femme est albaine et si sa soeur est fiancée à un albain.

" Contre qui que ce soit, que mon pays m'emploie,

J'accepte aveuglément cette gloire avec joie!" (II, 3)

Un tel caractère n'a rien de nos moeurs, et volontiers, nous dirions avec Curiace:

" Votre fermeté tient un peu du barbare,
Je rends grâces aux Dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encore quelque chose d'humain." (11,3)

" Quelque chose d'humain", voilà bien la note distinctive du patriotisme de Curiace. Non moins qu'Horace, il aime son pays, mais, cet amour, chez lui, n'exclut pas les vertus domestiques.

" J'ai le coeur aussi bon, mais enfin, je suis homme." C'est presque un moderne, celui-là, à coup sûr, un raffiné, un délicat. Mais, ce délicat saura combattre et mourir aussi vaillamment que ses rivaux. Mieux qu'eux, il nous apprendra à vaincre notre sensibilité, nos affections les plus légitimes, pour l'accomplissement du devoir. Héroïsme humain plus que romain!

Camille, nous avons dit, sacrifierait tout à son amour, et cet amour n'est pas comme celui de son frère, une divinité abstraite: la Patrie, mais bien ce héros raffiné dont nous parlions tout à l'heure. Les circonstances la rapprochent de ce jeune Curiace qu'elle aime. Il témoigne à Camille une sollicitude à laquelle ses frères ne l'ont pas habituée. Aussi, s'attache-t-elle à lui plus fortement que jamais. Or le choix de Rome et d'Albe vient porter un coup fatal à son amour. Le combat qui s'ensuit lui enlève son Curiace. Sa passion frustrée tout-à-coup de son objet, se transforme en une haine violente contre la cause de son malheur. Horace victorieux arrive à ce moment; lui, est au paroxysme de la joie, elle, au paroxysme de la douleur. Le choc

est inévitable. Horace s'attend à des éloges, il est accablé de reproches. D'abord, il s'étonne, puis, il est stupéfait; sa colère éclate pour rencontrer celle de Camille qui est également forte: "Rends-moi mon Curiace", lui dit-elle. Il ne peut y tenir:

" O ciel! qui vit jamais une pareille rage."

.....

" Et préfère du moins, au souvenir d'un homme,

Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome. " (IV, 5)

C'est alors que la Romaine désespérée et furieuse éclate dans sa fameuse tirade:

" Rome, l'unique objet de mon ressentiment,

.....

et mourir de plaisir! " (IV, 6)

Rome maudite dans sa maison! Le sauveur de Rome, le peut-il endurer? Son épée sort du fourreau:

" Va dedans les enfers plaindre ton Curiace! " (IV, 5)

Malgré l'horreur de ce meurtre, Horace ne cesse pas d'exciter notre admiration, car, à ses yeux, son action est un acte de justice; c'est ce que d'ailleurs le vieil Horace, et après lui, tout Rome lui concéderont. Or, bien que le personnage n'ait pas la sympathie de certains critiques, un point reste incontestable: Horace exprime admirablement la force romaine au service du patriotisme.

A côté, ou plutôt dominant ces caractères extrêmes, est le vieil Horace. Citoyen, prêtre et magistrat dans le sanctuaire de sa famille, le sentiment de sa toute-puissance lui imprime un caractère imposant,

remarque si justement un auteur (1). Ses premières paroles le révèlent tout entier:

" Qu'est ceci, mes enfants? écoutez-vous vos flammes?

Et perdez-vous encor le temps avec des femmes?

Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs?

Fuyez, " (II,7)

Qu'il y a d'émotion contenue dans tout cela! " Mes enfants," il est tendre, mais il ne veut pas qu'on le voie.

" Perdez-vous encor le temps avec des femmes?". Il conseille ce qui est sage: " Fuyez!" Et à Curiace qui lui dit adieu:

"...N'attendrissez pas ici mes sentiments".

.....

Moi-même en cet adieu, j'ai les larmes aux yeux;

Faites votre devoir, et laissez faire aux Dieux." (II,8)

S'attacher à faire son devoir en dépit de tous les sacrifices, le poursuivre jusque dans ses dernières limites... voilà qui est bien cornélien.

A propos de ces derniers vers, Voltaire dit: "J'ai cherché dans tous les anciens et dans tous les théâtres étrangers, une situation pareille, un pareil mélange de grandeur d'âme, de douleur, de bienséance, et je n'en ai point trouvé; je remarquerai surtout que chez les Grecs, il n'y a rien de ce goût. "

A mesure que la pièce se déroule, le vieux patricien s'affirme, il devient la personnification de la Rome antique avec sa grandeur austère et ses rudes vertus. Il s'élève au sublime à la fameuse scène de

la méprise où on lui rapporte la fuite de son fils (III,6).

D'abord, c'est un cri de révolte:

" Non, non, cela n'est pas, on vous trompe, Julie;
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie:
Je connais mieux mon sang, il sait mieux son devoir."
Puis, quand Julie parle de sa fuite:

" pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front.
Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace."
Julie tente d'excuser le fils:

" Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? "

Le vieux Romain bondit: " Qu'il mourût!" Il n'y a rien de comparable à ce cri sublime. Depuis des siècles qu'on se le répète, il n'a rien perdu de sa spontanéité, de sa puissance créatrice d'émotions profondes et nobles. Toute l'âme cornélienne est là: volonté forte et superbe qui nous transporte d'admiration. C'est à ce moment que nous sentons le pontife prêt à sacrifier sa famille entière à la Patrie, et nous ne sommes pas surpris quand nous entendons ces paroles enflammées contre son fils prévaricateur:

" J'atteste les grands Dieux, les suprêmes puissances,
Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains
Laveront dans le sang la honte des Romains." (III,6)

Mais la scène change, son fils n'est pas un lâche; s'il a feint de se sauver, c'était pour mieux vaincre. Alors, toute l'âme du vieil-

lard passe dans l'exclamation: " Quoi! Rome donc triomphe! " Puis, après Rome, son fils lui revient à la mémoire:

" O mon fils! ô ma joie! ô l'honneur de nos jours!

O d'un Etat penchant, l'inespéré secours!

Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace! " (IV,2)

Son bonheur est quelque peu troublé par la douleur de Camille:

" Ma fille, il n'est pas temps de répandre des pleurs ".

Il sied mal d'en verser où l'on voit tant d'honneurs ".

puis, il lui conseille de bien recevoir Horace. On sait comment elle obéit et par quel excès déplorable, le patriotisme du vainqueur s'affirme.

Devant ce malheur, le vieillard grandit en majesté, en fermeté.

Au roi qui veut savoir comment il porte le coup, il répond:

" Sire, avec déplaisir, mais avec patience. " (V,2)

Puis, il s'attache à défendre son fils en qui il voit le sauveur de Rome:

" Un premier mouvement ne fut jamais un crime;(V,3,1648) "

" Le seul amour de Rome a sa main animée; (V,3,1655)

Il serait innocent s'il l'avait moins aimée. (V, 3,1655-1657) "

Enfin: " N'ôtez pas à ces murs un si puissant appui (V, 3, 1709)."

Son plaidoyer est convaincant. Il assure la " victoire éclatante de la patrie sur la famille; et du dévouement, même inhumain, sur l'amour même légitime (1)."

(1) Petit de Julleville, Notice sur Horace.

En résumé, cette analyse nous montre dans un rayonnement splendide, l'héroïsme romain dans ce qu'il eut de plus fort, mais aussi avec une admirable variété.

Horace, le héros fort, brutal, il est vrai, mais dont le patriotisme farouche force l'admiration: c'est l'héroïsme du soldat romain.

Le vieil Horace: l'héroïsme du vieux romain qui sait sacrifier les plus légitimes affections pour la patrie.

Camille, c'est l'héroïsme de l'amante désespérée et furieuse qui brave la fureur d'un soldat vainqueur.

Curiace; c'est l'héroïsme plus humain, plus sympathique, plus moderne, qui nous enseigne éloquemment à vaincre nos sensibilités quand le devoir commande.

CINNA

Dans la tragédie d'Horace, nous avons sous les yeux le tableau de la Rome républicaine avec ses lois austères et ses mœurs farouches, mais pures. "Cinna" nous introduit dans l'Empire, aux premiers jours de son existence.

Cornéille lut le sujet de sa tragédie peut-être dans les Essais de Montaigne d'abord, puis, il le lut dans Sénèque au Traité de la Clémence(1). Le trait de la magnanimité d'Auguste mit son " esprit sublime" en mouvement.

Mais comment procédera l'artiste pour nous montrer la vision qui l'enchanté? Il gardera les principaux faits que lui présente l'histoire, mais, aux motifs égoïstes des personnages historiques, il subs-

(1) Livre I, ch. IX

tituera les motifs élevés, tels que les conçoit sa noble imagination: ce qui n'est que fine politique dans l'Auguste de Sénèque deviendra grandeur d'âme dans l'Auguste cornélien. Le pardon des injures, voilà le sujet de la pièce qu'il intitule: " Cinna ou la clémence d'Auguste" . Il est tout-à-fait conforme à la conception contemporaine du caractère romain et à la qualité spéciale du génie de Corneille; il engendre l'admiration. Pour pardonner, il faut être fort, il faut avoir passé par le creuset de l'épreuve, il faut avoir lutté, il faut pouvoir dire avec Auguste:

" Je suis maître de moi comme de l'univers (1)."

Or, voici le tableau d'une grande âme à tracer. Suivons l'artiste en son travail.

Auguste songe à se démettre de l'empire. Sur cette question importante, il consulte ceux qu'il croit s'être attachés par de nombreux bienfaits: Cinna, petit-fils de Pompée, et Maxime, l'un de ses courtisans. Mais, précisément, Cinna et Maxime sont les chefs d'une conspiration contre l'empereur qui, jusque-là, a mérité le nom de tyran par les mille cruautés qui l'ont conduit au souverain pouvoir.

" Tant de braves Romains, tant d'illustres victimes,

Qu'à son ambition, ont immolés ses crimes (2) ."

Ces crimes ne sont pas oubliés. On tirera vengeance contre ce tigre altéré de tout le sang romain (3) ."

L'occasion est belle cependant de s'affranchir de son joug sans

(1) Cinna, V, 3, 1696.

(2) Id., I, 2, 89-90.

(3) Id., I, 3, 168.

verser de sang: l'empereur veut démissionner. Lui conseillera-t-on de suivre ses bons mouvements? Non, il ne serait pas assez puni, il ne faut pas songer à

" Guérir un mal si grand sans couper la racine (1) . "

Cinna, d'ailleurs, est excité à la vengeance par la femme qu'il aime, "l'adorable furie" .Il conseille donc au monarque de garder le pouvoir. En un plaidoyer subtil, il expose toutes les raisons qui peuvent être alléguées pour prouver les avantages de la monarchie. Maxima soutient la thèse contraire et montre les avantages de la démocratie, avec un art consommé.

Ces sortes de discussions sont naturelles à Corneille; son imagination processive lui fait trouver des arguments pour et contre la monarchie. On sent qu'il prend plaisir aux débats de ses acteurs. En ce temps-là, il n'était pas le seul à jouir de ces discussions politiques. Dans tous les milieux, ces questions brûlantes passionnaient les foules: la Fronde se préparait, elle éclaterait bientôt en tumultes inquiétants. Le tout-Paris qui assistait aux représentations de Cinna, y voyait, sinon des allusions directes, au moins, des sympathies secrètes, ou, plutôt, il se sentait dans une atmosphère qu'il aimait à respirer.

La partie politique a moins d'attrait pour nous; d'abord, parce que ces questions qui étaient neuves alors, ne sont que des lieux communs aujourd'hui; puis, et surtout, parce que nous comprenons la pièce autrement que ne le faisaient nos pères du dix-septième siècle. Pour

(1) Cinna, II, 2, 678.

nous, Cinna et Emilie ne sont pas les héros, Auguste les domine de toute la grandeur de son élévation morale. " Sa magnanimité en est l'illustration (1) ."

Mais comment, de tyran qu'il est au premier acte, devient-il l'incarnation de la clémence? Le changement s'opère graduellement: c'est là, l'une des beautés spéciales de " Cinna ", il y a ici plus qu'ailleurs dans Corneille, développement des caractères, occasionné par la connaissance plus ample, plus exacte, que les personnages acquièrent à mesure que le drame se déroule. L'étude des caractères d'Auguste et d'Emilie nous le montre avec évidence. Peint comme un monstre au premier acte, Auguste, au second, nous apparaît déjà comme un sage. Vouloir abdiquer le pouvoir quand la fortune le donne, n'est pas chose banale, et admettre qu'il a

" Dans sa possession...trouvé pour tous charmes,

D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes, (2) "

n'est pas le fait d'une âme commune.

Mais c'est surtout dans les deux derniers actes que s'effectue cette transformation mystérieuse. Présentée d'une manière abstraite dans le monologue d'Auguste au quatrième acte, elle est donnée d'une façon plus concrète dans sa conversation avec Cinna au cinquième acte.

" Quelle merveilleuse invention que ce dialogue! a dit Petit de Julleville." Se peut-il que Voltaire l'ait trouvé trop long, qu'il y réclame un confident par égard pour les étrangers, qui se plaignent de

(1) Cinna, IV, 2.

(1) Petit de Julleville

(2) Cinna, II, I, 373-374

voir un seul personnage en scène pendant un si long temps? C'est tant pis pour les étrangers, mais nous ne voulons pas de confident ici. Il faut qu'Auguste soit seul devant nous, afin qu'il se purifie par l'aveu de ses fautes, et se purifie sans s'humilier. Auguste ne peut confesser ses crimes que devant Auguste, et rougir du sang versé que devant Auguste. "

Avec quelle profondeur d'analyse, Corneille amène le héros à nous découvrir son âme, l'ennui terrible qui l'accable, l'isolement où il se voit réduit en sa grandeur.

" Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie

Les secrets de mon âme et le soin de ma vie.

Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,

Si, donnant des sujets, il m'ôte des amis. (1) "

La lassitude effrayante suit les résolutions de vengeance contre les conspirateurs:

" Mais quoi? toujours du sang et toujours des supplices!

Ma cruauté se lasse et ne peut s'arrêter;

Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter,

Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile,

Une tête coupée en fait renaître mille (2) . "

Une lutte terrible est engagée dans son âme. Sollicité tour à tour par la vengeance et par la clémence, tiraillé en sens contraires, à quoi se résoudra-t-il?

(1) Cinna, IV, W, 1121-1124

(2) Id., IV, 3, 1162-1166

" O Romains, ô vengeance, ô pouvoir absolu,
 O rigoureux combat d'un coeur irrésolu,
 Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose,
 D'un prince malheureux, ordonnez quelque chose (1) . "

La transformation d'Auguste se complète au cinquième acte dans sa conversation avec Cinna. Toute cette scène est empruntée à Sénèque, mais combien plus émouvante est la version de Corneille que celle du philosophe latin! Auguste punit Cinna en lui énumérant les bienfaits dont il l'a comblé, puis les paroles révélatrices tombent sur le coupable et l'écrasent:

" Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner (2) . "

César l'accable ensuite de son mépris:

" Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux,
 Mais tu feras pitié même à ceux qu'elle irrite,
 Si je t'abandonnais à ton peu de mérite (3) . "

Beaucoup ont trouvé qu'Auguste "vend son pardon trop cher.....

Mais Corneille a voulu qu'Auguste fût si grand, qu'il pût, comme un dieu, dire aux mortels, sans les blesser: Qu'êtes-vous devant moi? (4)" La comparaison est juste. Auguste s'élève de plus en plus jusqu'à ce qu'il atteigne la vertu divine par excellence: le pardon jusqu'à l'oubli, malgré la connaissance entière des forfaits commis et la puissance souveraine pour les punir.

" En est-ce assez, ô ciel! et le sort, pour me punir,

(1) Cinna, IV, 3, 1187-1190

(2) Id., V, 1, 1476

(3) Id., V, 1, 1520-1522

(4) Petit de Julleville, Notice sur Cinna.

A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire?

Qu'il joigne à ses effets, le secours des enfers! (1) "

Toute hésitation a disparu, il envisage tout d'un oeil d'aigle, et fort de sa puissance, il s'écrie:

" Je suis maître de moi comme de l'univers.

Je le suis, je veux l'être. O siècles, ô mémoire,

Conservez à jamais ma dernière victoire.

Soyons amis, Cinna..... (2)."

Le triomphe de la volonté est absolu, sans retour; et sa grandeur jette dans notre âme une émotion profonde.

Après celui d'Auguste, le rôle d'Emilie est le plus tragique. Vraie romaine par son amour pour la liberté et sa haine profonde des tyrans, elle est une vraie cornélienne par sa volonté inflexible, par son énergie indomptable; cornélienne, elle l'est encore en ce que chez elle, la volonté et le sentiment s'identifient et deviennent la passion dominante: c'est une " passionnée volontaire " selon l'expression de M. Lanson. Elle travaille à la réalisation du dessein qui lui paraît légitime et glorieux. Avec acharnement, elle poursuit la mort d'Auguste, jusqu'à ce que, terrassée par la magnanimité de l'homme qu'elle haïssait, et par la connaissance exacte qu'elle acquiert du changement qui s'est opéré dans l'âme de l'empereur, elle se " rend " et sera désormais la plus fidèle des sujettes.

Cette capitulation d'Emilie, " l'âme de la conspiration " est le

(1) Cinna, V, 3, 1693-1695

(2) Id., V, 3. 1696-1698, 1701

plus grand hommage fait à la supériorité d'Auguste personnifiant la clémence.

De tous les drames de Corneille, " Cinna " est peut-être celui où, l'élévation des pensées, la noblesse des sentiments, l'énergie de certains caractères, provoquent au plus haut point l'admiration féconde.

Le caractère " héroïque et cornélien " de cette pièce ressort suffisamment par l'analyse précédente. Cependant, il est à propos, semble-t-il, d'y faire remarquer combien ce genre de grandeur et d'héroïsme diffère de celui d'Horace: preuve nouvelle de la puissance dramatique de Corneille, qui sait varier ses caractères et montrer différents genres d'héroïsme.

POLYEUCTE

Les sujets religieux sur le théâtre ne plaisaient guère aux gens du dix-septième siècle. Cependant, Corneille, enhardi peut-être par le succès de ses trois chefs-d'oeuvre, Cid, Horace, Cinna, se sentit l'audace d'emprunter à la VIE DES SAINTS, complétée par Mosander, d'après Surius et Simon Métaphraste, le sujet de sa nouvelle tragédie.

Polyeucte, chevalier arménien, n'étant encore que catéchumène, brise les idoles qu'on portait en triomphe, Son beau-père, Félix, chargé de persécuter les chrétiens, emploie tour à tour les caresses et les menaces, pour l'engager à renoncer au projet qu'il avait de devenir chrétien. Mais, Polyeucte reste inébranlable et Félix le fait mourir, parce que son exemple devient contagieux. Voilà à peu près tout ce que l'his-

toire offrait à Corneille. Assurément, il fallait du génie pour faire surgir un chef-d'oeuvre de ces quelques lignes.

Comme un statuaire devant son bloc de marbre, admire l'oeuvre que son ciseau y taillera, de même, Corneille eut la vision de l'idéal renfermé dans ce simple épisode du temps des persécutions. Il y vit le conflit entre la politique romaine et le christianisme naissant. Voyez: Décie et Félix représentent la politique, les persécuteurs, les bourreaux; Polyeucte et Néarque, les persécutés, les victimes; Sévère, la philosophie sceptique et élégante des premiers siècles; Stratonice, le peuple ignorant et rempli de préjugés; Pauline enfin, les personnes d'élite qui, par la pratique des plus héroïques vertus, prédisposent leurs âmes à recevoir les flots de la grâce. Mais ce que Corneille y vit surtout, c'est une de ces grandes questions morales qui intéressent tous les âges. Déjà, dans des pièces sublimes, il avait tracé les devoirs de l'homme envers la femme qu'il aime, ses devoirs envers son père, envers sa patrie. Maintenant se pose la question qui prime toutes les autres et qui les contient toutes: Que doit-il à son Dieu? Y a-t-il quelque chose de plus cher que la vie, qu'il faille sacrifier pour lui?

Quel sujet pouvait mieux répondre à la tendance de l'esprit du grand Corneille? Sa pensée se trouvait à l'aise dans les régions du sublime, et ce thème traité par lui ne pouvait manquer d'atteindre les sommets.

A cause de cette élévation, la plus belle peut-être des tragédies

de Corneille fut diversement comprise et appréciée. Les premiers spectateurs de la pièce eux-mêmes ne la comprenaient pas comme nous la comprenons aujourd'hui. Pour eux, Sévère était le héros. Le dix-huitième siècle traitait Polyeucte de " fanatique ennuyant " et pensait avec Voltaire, que Sévère

" Méritait bien mieux sa flamme (Pauline)

Que son bon dévot de mari."

Et, de nos jours encore, Sévère obtient de nombreux suffrages.

C'est, nous croyons, ne pas tenir compte de ce que Corneille dit lui-même de sa pièce et de ce qu'il y a mis de plus beau. Qu'on se rappelle les quelques lignes qu'il écrivit en 1660 au sujet de son Polyeucte: " Ceux qui veulent arrêter nos héros dans une médiocre bonté''ne trouveront pas ici leur compte, puisque celle de Polyeucte va jusqu'à la sainteté ", et plus loin, en parlant de Pauline et de Félix, il dit que " ces deux conversions, quoique miraculeuses, sont si ordinaires dans les martyrs qu'elles ne sortent pas de la vraisemblance, parce qu'elles ne sont pas de ces événements rares et singuliers qu'on ne peut tirer en exemple."

On voit par ces passages, que Corneille a voulu nous donner un drame de la plus haute portée morale. Son héros est un saint; l'amour de Dieu l'élève au-dessus de la terre et le rend capable de tous les sacrifices; mais, la grâce forte en lui, ne tue pas la nature; elle triomphe sans détruire la sensibilité. Ecoutez son:

" Chère Pauline, adieu, conservez ma mémoire (1) "

et vous serez persuadés que sa flamme, pour être plus pure, n'est pas

(1) Polyeucte, V, 3, 1680

moins ardente.

Son héroïsme n'est pas du stoïcisme, non plus: il aime, il sent, il pleure, mais à l'instar des martyrs, il voit dans la mort,

" Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin." (1)

Et, lorsqu'on lui tend des embûches, en vrai héros cornélien, " il se raidit, il s'exalte, il se fortifie contre les autres et contre lui-même, en adorant son Dieu (2)." Il réitère son acte de foi, " Je suis chrétien "et affirme qu'il ne s'est pas trompé en brisant les idoles:

" Je le ferais encor si j'avais à le faire (3)."

Petit de Julleville, appréciant le rôle de Polyeucte, dit: "Cornéille a voulu peindre l'héroïsme religieux et montrer son sublime aveuglement, son détachement absolu, qui l'élèvent, par un grand essor, au-dessus de toutes les misérables passions terrestres."

Faguet écrit: "IL n'y a peut-être pas de drame qui ouvre tout autour de lui, de plus profondes perspectives et qui pénètre plus loin dans l'âme humaine.... Toute une histoire de l'établissement du christianisme est dans Polyeucte (4)."

Le caractère de Pauline, plus encore que celui de Polyeucte, a souffert de l'interprétation mesquine de certains critiques. On connaît la plaisanterie de Madame la Dauphine: " Voilà pourtant une honnête femme qui n'aime pas du tout son mari". Cette boutade d'une femme mondaine ne peut suffire pour juger un chef-d'oeuvre. Une analyse du

(1) Polyeucte, IV, 3, 1193.

(2) Tastevin

(3) Polyeucte, V, 3, 1671.

(4) Etudes et Portraits littéraires.

caractère de Pauline permet de mieux apprécier cette héroïne de l'amour conjugal. Il importe de le comprendre, car, dit Petit de Julleville, " tout le sens de la pièce dépend de la façon dont on comprend le rôle de Pauline."

En marge, notons que Corneille nous donne en Pauline, un nouvel aspect de l'héroïsme romain, bien différent de celui que nous offrent ses deux aînées, Camille et Emilie, mais aussi fort et plus vertueux.

Pauline est une païenne à l'âme noble, femme d'un sens moral très élevé, elle possède une intelligence lucide du premier ordre, et une volonté qui la rendra maîtresse d'elle-même, en toute rencontre. Jeune, elle s'est éprise d'un beau chevalier romain, non pas du premier imbécile qu'elle ait rencontré -(l'expression est de Sarcey) -, mais d'un homme d'un mérite incontestable:

" jamais notre Rome

N'a produit plus grand coeur, ni vu plus honnête homme (1)."

Félix s'est opposé à leur union; Pauline, en fille soumise, habituée d'ailleurs par la loi de Rome, à tout subordonner à la volonté de son père, a renoncé à ce mariage. Ce ne fut pas sans pleurs, mais,

" Malgré des soupirs si doux, si favorables,

Mon père et mon devoir étaient inexorables(2)."

Ils se firent des adieux touchants, et elle suivit son père en Arménie.

C'est en son nouveau gouvernement, que Félix choisit un époux pour sa fille. On ne peut

"... du moins, (le) blâmer d'un mauvais choix:

Polyeucte a du nom, et sort du sang des rois (3)."

(1) Polyeucte, I, 3, 181-182. (2) Id., 201-202.

Pauline se soumet; elle fait tous ses efforts pour aimer son mari et y parvient d'abord, parce qu'elle le veut. C'est, dit Jules Lemaître, " un joli tour de force de volonté " vraiment que d'aimer un mari parce qu'on le veut. M. Lanson, le premier, a indiqué les rapports intimes entre la philosophie des passions par Descartes et la psychologie cornélienne. Il sera utile de la rappeler ici pour faciliter l'intelligence du caractère de notre héroïne.

" Nos passions, dit Descartes, ne peuvent pas directement être excitées, ni ôtées par l'action de notre volonté; mais elles peuvent l'être indirectement par la représentation des choses qui ont coutume d'être jointes avec les passions que nous voulons avoir et qui sont contraires à celles que nous voulons rejeter." Or, cela explique comment Pauline qui veut aimer son mari, y parvient. Elle rejette d'abord toute idée de Sévère-d'ailleurs, elle le croit mort - puis, elle s'efforce de voir en Polyeucte, les grandes qualités qu'on lui attribue, et certes, le beau caractère de Polyeucte lui offre maintes preuves de la valeur réelle du choix de son père pour elle. Et Pauline est trop sage et trop vertueuse pour ne pas l'aimer sincèrement. Elle le lui dit sans ambages: " Je vous aime, et je crains (1)." Dès le début, c'est pour lui seul qu'elle s'inquiète, qu'elle tremble quand, dans un songe, elle a vu son Polyeucte exposé aux fureurs de Sévère et " des chrétiens, une impie assemblée (2) ."

Juste au moment où Pauline raconte son songe à Stratonice, Félix lui

(1) Polyeucte, I, 2, 120.

(2) Id., I, 3, 234.

annonce que Sévère n'est pas mort. Le coup est trop fort. Un instant elle est troublée, mais elle se remet vite du reste, et consent à revoir son ancien amant pour protéger sa famille. Ce n'est pas sans lutte:

" Et quoique le dehors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble et que sédition;

Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte " (1).

En femme vertueuse cependant, elle lui dit adieu, et, dès que son mari revient, elle lui rend compte de la visite de Sévère.

" Mais j'ai gagné de lui qu'il ne me verra plus (2)."

Qu'ils sont admirables les vers qui suivent, où Pauline parle " avec une âme ouverte " à son mari. Sa vertu éclate à chaque mot.

L'entrevue est interrompue; on demande Polyeucte au temple. Il y court. La grâce du baptême agit puissamment en lui, et il renverse les idoles. Et voilà que le bonheur des deux époux semble compromis. Pauline accomme un sursaut. Elle connaît son mari, elle l'estime, elle l'aime même.... et maintenant, il est malheureusement condamné à mort, si son amour ne le gagne pas à lui sacrifier sa croyance. Pauline sait bien qu'il ne changera pas d'idée deux fois en un jour, mais elle espère que son amour lui arrachera au moins une promesse de se taire pour quelques jours... jusqu'au départ de Sévère. Mais Polyeucte est tout à Dieu, la vue de sa femme ne l'émeut pas comme autrefois,

" ... mes yeux éclairés des célestes lumières

Ne trouvent pas aux siens leurs grâces coutumières(3) ."

(1) Polyeucte, II, 2. 503-505

{2} Id., II, 4. 608

{3} Id., IV, 2, 1159-1160

Pauline est stupéfaite, mais son amour n'en devient que plus ardent. L'admiration qu'elle ne peut manquer d'avoir pour son mari - parce que sa noble nature sent l'héroïsme dès qu'elle s'en approche -, active son désir d'être à jamais unie à lui. Mais elle ne comprend pas encore que cette union puisse s'effectuer après la mort du martyr. Elle le supplie donc de renoncer à sa foi, elle se fâche de sa résistance, elle dit qu'elle va le laisser en paix. Mais lui, toujours serein, prie pour sa vertueuse épouse:

" Seigneur, de vos bontés, il faut que je l'obtienne,
Elle a trop de vertu pour n'être pas chrétienne,
Avec trop de mérite, il vous plut la former,
Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer (1)."

Par cette prière de Polyeucte, Corneille prépare le dénouement. Des critiques éminents veulent que la conversion de Pauline ne soit l'effet que de son amour grandissant pour Polyeucte. Ils allèguent à l'appui de leur assertion que, revenant du martyre de son mari, Pauline ne prononce même pas le nom de Dieu. Et qu'est-ce que cela, si son âme en est pleine! Ne peut-on pas tirer un argument de la conduite de Polyeucte? Quand il invitait Pauline à se faire chrétienne, était-ce pour le bonheur spécial de se l'unir pour l'éternité? Ses pensées étaient beaucoup plus élevées. C'est vers Dieu qu'il voulait la diriger. Sans doute, il n'ignorait pas que le bonheur du ciel est une communion de tous les êtres en Dieu, mais enfin, ce n'est pas cette pensée qui l'inspirait. Personne ne le soupçonne d'y avoir songé,

(1) Polyeucte, IV, 3. 1267-1270

(bienque ça n'eût pas été mal). Et maintenant, quand il s'agit de la profession de foi de Pauline, on veut qu'elle n'ait vu que Polyeucte au ciel.

" Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée! "(1)
serait un cri d'amour humain! Petit de Julleville est avec nous pour dire: " N'allons pas si loin: nous contredirions formellement l'intention de Corneille qui a voulu présenter le changement de Pauline comme un miracle".

Qu'on me permette un dernier argument: Si c'est un cri d'amour, qui nous dira ce que signifie cet autre cri de son âme:

" Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras " ? (2)
Qu'a-t-elle à faire avec Néarque? si ce n'est qu'elle partagera avec lui, comme avec tous les autres élus, la vision béatifique, qui est Dieu?

Telle est, nous croyons, la portée morale de la grande tragédie chrétienne de Corneille.

Je termine cette étude sur Polyeucte en citant quelques appréciations:

" Cette belle tragédie est unique entre les chefs-d'oeuvre de Corneille par l'art et la régularité de la conduite, par le naturel et la vérité du dialogue, mais surtout, par ces sentiments doux et tendres, par ces bienséances fines et délicates que le sublime Corneille dédaigne souvent dans ses autres ouvrages, et qu'il a su rendre héroïques dans celle-ci (3)."

(1) Polyeucte, V, 5, 1727.

(2) Id., 1734. (3) Geoffroy

DesGranges dit: " Cette tragédie est par l'action, le caractère et le style, la proportion des parties, l'équilibre et la gradation des sentiments, la profondeur de la morale humaine et religieuse, le type parfait de la pièce cornélienne (2) " .

AUTRES PIECES A SUJETS ROMAINS

Les limites nécessairement restreintes de ce travail ne me permettent pas de donner ici l'analyse des quatorze pièces à sujets romains. Je me bornerai donc à affirmer que dans toutes, Corneille a poursuivi la réalisation de son idéal, et cela, par les mêmes procédés que dans ses chefs-d'oeuvre, c'est-à-dire que partout le théâtre romain de Corneille est une école de grandeur d'âme, une école d'héroïsme; ses caractères idéalisés commandent l'admiration.

Ce n'est pas sans raison que Geoffroy disait: " La mort de Pompée ... est un des chefs-d'oeuvre qui portent le plus l'empreinte de son génie créateur." Le sujet est un fragment d'épopée, il rappelle, comme Sertorius, les guerres civiles de Rome, et les vertus spéciales de ces époques tourmentées. Voyons comme Pompée, le héros succombant sous les coups d'un roi servile, est pleuré par son généreux adversaire:

" Mais quel droit aviez-vous sur cette illustre vie? " (3)
dit César, avec émoi.

Et Cornélie n'incarne-t-elle pas la sublime énergie cornélienne en même temps que la fierté romaine?

Nous retrouvons le même souffle d'héroïsme dans Sertorius, ce

(2) Histoire de la Littérature, page 357

(3) Pompée, III, 2, 826.

vieux guerrier habitué à vaincre sans un éclat tapageur, mais en homme convaincu de la légitimité de sa cause et fort de son mérite personnel. Il ne faiblit pas devant celui qui se nomme le grand Pompée.

" Rome n'est plus à Rome, elle est toute où je suis (1) ."

lui dit-il avec assurance. Aussi, avec Viriate,

" J'aime en Sertorius, ce grand art de la guerre
Qui soutient un banni contre toute la terre,

J'aime en lui, ces cheveux tout couverts de lauriers,

Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,

Ce bras qui semble avoir la victoire en partage (2)."

Toutes les tragédies de Corneille n'ont pas le même mérite assurément, elles n'eurent pas non plus le même succès dramatique. Théodore est une de ces pièces que peu de personnes se donnent la peine de lire aujourd'hui, et cependant, elle contient de ces envolées superbes qui caractérisent le théâtre de Corneille. Ecoutez Placide disant à son rival:

" Tu m'as sauvé l'honneur, j'assurerai tes jours

Et mourrai, s'il le faut, moi-même à ton secours (3)."

Si l'héroïne elle-même n'est pas un personnage dramatique, elle est sans contredit, un exemple admirable de la force morale dans le malheur inévitable, et de la foi indéfectible en Celui qui la fortifie. C'est avec raison qu'elle s'écrie:

" Je fuis l'ambition, mais je hais la faiblesse (4)."

(1) Pompée, III, 1, 936.

(2) Id., II, 1, 405-409.

(3) Théodore, IV, 4, 1485-1486

(4) Id., II, 4, 508.

L'âme humaine, simple en son essence, est compliquée dans ses manifestations. Cela explique ses aspects divers. Ainsi, ne cherchons pas dans Héraclius, le même genre d'héroïsme que dans Théodore. Voyons-y la "virtus" célèbre sous un autre point de vue. Léontine n'est pas un modèle de femme; elle est tout de même imposante dans son attitude de Némésis en face du tyran, Phocas:

" Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses (1) ."

" L'un des deux est ton fils, l'autre est ton empereur "

.....

" Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,

" Mon âme jouira de ton inquiétude,

" Je rirai de ta peine, ou si tu m'en punis,

" Tu perdras avec moi le secret de ton fils."

Pulchérie n'est pas moins forte, et elle est plus noble quand elle dit:

" Moi, pleurer! moi, gémir! tyran. J'aurais pleuré

Si quelques lâchetés l'avaient déshonoré.

Sa vertu jusqu'au bout ne s'est point démentie (2) ."

Héraclius est encore autre chose que ce déploiement d'énergie, c'est l'idéalisation d'une situation pathétique: l'angoisse qui poursuit et atteint le criminel. La scène de l'incertitude de Phocas cherchant son fils est unique sur notre théâtre. Dites où l'on retrouve ces accents d'un père puni dans ce qu'il a de plus cher:

(1) Héraclius, IV, 4.1408-1415

(2) Id., III, 3, 1005-1007

" Pour la dernière fois, ingrat, je t'en conjure,
Car, enfin, c'est vers toi que penche la nature.

.....

Laisse-moi mon erreur, puisqu'elle m'est chère,
Je t'adopte pour mon fils, accepte-moi pour père (1)".

Corneille apprécie ainsi son héros dans Nicomède: il a " une prudence généreuse qui marche à visage découvert, qui voit le péril sans s'émouvoir, et qui ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu."

Il faut bien reconnaître qu'en cette pièce, l'héroïsme n'est pas du côté romain. On pourrait dire cependant que Nicomède est tout de même un caractère véritablement " romain " en entendant ce mot selon le sens classique et convenu qu'on donnait à ce terme, du temps de Corneille.

Bien que Flaminius ne soit pas un personnage vraiment " héroïque " il révèle bien pourtant un aspect nouveau et très réel du caractère romain: la politique astucieuse, sans scrupule, impitoyable, par laquelle Rome imposait sa domination aux peuples faibles, et les maintenait dans la servitude.

En somme, l'impression qui se dégage de la lecture ou de l'audition de cette tragédie est vivifiante, élevante, fortifiante. C'est en faisant allusion à Nicomède que Faguet a écrit: " Corneille est français, et la France aussi est cornélienne " .

(1) Héraclius, V, 3, 1659-1676.

Sophonisbe est un bel exemple de l'attachement à la patrie, qui peut et veut tout sacrifier pour elle. Quelle fierté et quelle noblesse dans ces vers:

" Dites-lui (au roi) que j'aspire à la paix qu'il souhaite,
Mais que je le conjure, en cet illustre jour,
De penser à sa gloire encor plus qu'à l'amour. (1) "

L'Othon de Corneille est plus noble que celui de l'histoire. C'est que, toujours par le même procédé d'idéalisation, l'artiste a façonné son personnage pour l'ajuster à sa vision intérieure, et nous donner des vers comme ceux-ci:

" Seigneur, un grand courage, à quelque point qu'il aime,
Sait toujours au besoin, se posséder soi-même (2) . "

Maintenant, le génie de Corneille est sur son déclin, cependant on sent encore le grand dramaturge dans quelques scènes d'Attila. Admirons cette ligne frappée à l'effigie des chefs- d'oeuvre:

" J'ai du coeur, on m'offense, examinez le vôtre (3) ."

Continuant toujours son oeuvre d'idéalisation, le poète nous présente Tite et Bérénice. Bien que cette pièce n'ait pas le charme de la tragédie du même nom, de Racine, on a tort de se figurer qu'elle n'ait qu'une valeur médiocre, sans importance. Sa Bérénice a subi des transformations sur celle de l'histoire, qui la classent parmi ces

(1) Sophonisbe, I, 1, 32-34.

(2) Othon, I, 2, 189-190.

(3) Attila, II, 2, 462.

héroïnes que le désintéressement et l'abnégation rendent admirables, elle immole sa passion par dévouement pour Titus, pour sa gloire, ainsi qu'elle nous le dit:

" Si je vous en croyais, si je voulais m'en croire,

Nous pourrions vivre heureux, mais avec moins de gloire (1) . "

Pulchérie nous intéresse encore aux moeurs de la Rome antique; là aussi on admire de ces " mots qui valent des actes (2) " .

Enfin, Suréna ferme la série des tableaux historiques que Corneille a dramatisés. Dans cette dernière pièce romaine - notons qu'elle est aussi la dernière de notre poète - on y reconnaît encore des caractères cornéliens.

Si Corneille a vieilli, si Rome n'est plus victorieuse, du moins, comme Suréna,

" (Ils ont) vécu pour (leur) gloire autant qu'il fallait vivre, Et (laissent) un grand exemple à qui pourra (les) suivre (3) " .

(1) Tite et Bérénice, V, 5, 1727-1728.

(2) Lanson, Corneille

(3) Suréna, IV, 4, 1357-1358.

CONCLUSION

Je disais au début de cette étude que Corneille a cherché la source de son inspiration dramatique dans les grands sentiments de l'âme humaine. Que ces grands sentiments, il les a trouvés surtout dans l'âme romaine, telle qu'elle exista en réalité, et telle aussi qu'elle nous est montrée idéalisée par la littérature romaine, histoire et poésie. Je crois avoir clairement démontré cette assertion par l'analyse précédente des pièces à sujets romains.

" Mais parmi vos Romains, je prends peu garde au sang,
Quand j'y vois la vertu prendre le plus haut rang (1)."

" Le devoir vient à bout de l'amour le plus ferme,
Les grands coeurs ont vers lui des retours éclatants,
Et, quand on veut se vaincre, il y faut peu de temps (2)."

Il me reste à dégager la conclusion qui me semble le plus naturellement ressortir de cet examen, à savoir: l'influence morale exercée par le théâtre de Corneille - spécialement par ses caractères romains - sur l'âme française, sur l'âme humaine elle-même.

Cette influence morale, je la trouve d'abord en ce fait: Corneille a fait vivre sous nos yeux les plus grandes passions, c'est-à-dire les plus fortes, les plus élevantes, les plus vivifiantes de l'âme humaine. Ces grandes idées qui élèvent le monde des âmes au-dessus

(1) Sertorius, II, 2. 575-576

(2) Suréna, V, 3.

des bassesses et des vulgarités de l'existence matérielle; ces idées vivifiantes: la foi en un idéal religieux, patriotique ou social, l'amour de Dieu, de la patrie, de la famille, l'amour sensible lui-même mais idéalisé, et, au besoin, sacrifié à un plus haut idéal, le patriotisme, le devoir, le dévouement, l'esprit de sacrifice allant jusqu'à la souffrance et au mépris de la mort, tout ce qui fait la noblesse, l'élévation, la grandeur de l'âme, cette beauté indéfinissable, mais bien réelle, qui fait resplendir, vibrer et tressaillir l'âme, en montre la vraie nature spirituelle, incorruptible, immortelle, toutes ces grandes idées, dis-je, nous les trouvons dans l'oeuvre cornélienne et romaine de notre poète.

" Quoiqu'à peine à mes maux, je puisse résister,
J'aime mieux les souffrir que de les mériter (1)".

" Qu'importe de mon coeur, si je fais mon devoir (2)."

" (Je) serai du parti qu'affligera le sort,
Egale à tous les deux jusques à la victoire,
Je prendrai part aux maux sans en prendre à la gloire;
Et je garde, au milieu de tant d'âpres rigueurs,
Mes larmes aux vaincus, et ma haine aux vainqueurs (3)."

" Tout beau, ma passion, deviens un peu moins forte;
Tu vois bien des hasards, ils sont grands, mais n'importe (4)!"

(1) Horace, I, 2. 153-154

(2) Sertorius, I, 3. 279

(3) Horace, I, 1. 90-94

(4) Cinna, I, 2. 125-126

" Je sais ce que je puis, et ce que je dois faire,
Et prends pour seul objet, ma gloire à satisfaire (1) . "

" Non, je ne pleure point, Madame, mais je meurs (2) . "

" Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne.
Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort! (3) . "

Si je ne craignais d'allonger outre mesure cette étude, quelle belle collection je pourrais faire de ces vers héroïques et cornéliens.

Mais ces idées en lui ne restent pas des abstractions. Corneille nous les montre en des paroles de flamme, vivantes, fulgurantes, agissantes surtout.

Or, c'est une loi de l'ordre moral, loi expérimentale et historique, que l'âme humaine est impressionnée au plus haut degré par le spectacle d'autres âmes, d'âmes belles et fortes à la fois, s'exprimant et agissant avec conviction, splendeur, énergie,

Ce rayonnement des âmes de lumière sur nos pauvres âmes obscures leur fait prendre conscience d'elles-mêmes, de leurs devoirs, de leurs forces latentes, de leur noblesse; ce contact des âmes puissantes fait vibrer par des effluves fortifiantes nos âmes anémiées; ces éclats fulgurants des âmes passionnées, mais passionnées par de nobles et belles passions, font tressaillir les nôtres dans ce qu'elles ont de meilleur; et nous découvrent tout un monde de beautés et d'émotions

(1) Sophonisbe, III, 5. 993-994

(2) Suréna, V, 5. (3) Polyeucte, IV, 3. 1211-1214

spirituelles.

De là suit que ce n'est pas en vain, au point de vue moral, qu'on s'abreuvera par la lecture à de telles sources d'héroïsme, ou mieux encore, qu'on entrera en contact avec de telles âmes, qu'on se mettra au diapason de si sublimes sentiments, par le spectacle de la scène elle-même. A de telles auditions, à de telles contemplations, l'âme s'élèvera nécessairement à des régions supérieures, sous peine de ne rien goûter des chefs-d'oeuvre. Sans doute, au sortir du spectacle, en retrouvant les préoccupations de la vie matérielle, elle ne pourra pas planer aussi haut, devant cheminer sans ailes en des chemins terrestres, mais elle en gardera un souvenir et des impressions telles que du moins, certaines bassesses, certaines vulgarités et vilenies lui feront horreur; les yeux encore baignés des visions cornéliennes, lui feront éviter les fondrières de l'existence, où on ne peut descendre sans se couvrir de boue, ou même s'enliser à tout jamais dans le vice et la honte. Mieux encore, l'âme abreuvée de si fortes leçons, gardera même dans la vie courante, une compréhension supérieure des hautes sphères de l'idéal, une tendance et une aptitude plus marquée à les réaliser, séduite par la beauté des nobles actions, terme concret des nobles sentiments.

Ainsi, le théâtre de Corneille est pour tout lecteur, pour tout spectateur surtout, une école de force, de volonté, d'héroïsme, de toutes les sublimités enfin, dont il a donné de si grands modèles en ses personnages surtout romains.

Mais si le théâtre cornélien est de si puissante influence sur

l'âme humaine, en général, que dire de l'influence qu'il dut exercer sur l'âme française, en particulier?

Et d'abord, est-il un seul écolier de langue française qui n'ait pas lu, ou qui ne lira les pièces de Corneille, ou, du moins, quelques-unes de ses pièces, précisément les plus romaines?

Et voilà Corneille ainsi installé professeur officiel d'héroïsme sur toutes les générations de français qui se succéderent sur les bancs de l'école d'abord, et ensuite, devenus adultes, sur les chaises du théâtre français.

Ce rôle de Corneille bien compris, suivez maintenant son influence sur l'âme française durant son histoire.

Après Louis XIII et son grand ministre, Richelieu, c'est la splendeur du règne de Louis XIV, ère de victoires, de gloire et d'héroïsme triomphant. Mais la rançon de cette gloire, c'est le sang, la mort, le deuil. Pour soutenir les âmes au niveau de cette exaltation patriotique, est-il téméraire, n'est-il pas très vraisemblable, de croire que plus d'un jeune et brillant officier dut se redire les vers qu'il avait applaudis quelques jours auparavant sur la scène:

" Quoi! vous me pleureriez mourant pour mon pays!

Pour un coeur généreux, ce trépas a des charmes;

La gloire qui le suit ne souffre point de larmes (1) . "

" Mourir pour le pays est un si digne sort,

Qu'on briguerait en foule une si belle mort (2) ! "

(1) Horace, I, 1.

(2) Id., II, 3.

Mais voilà que brusquement, comme une nuit sans étoiles après un feu d'artifice, cette illumination est assombrie à la fin du grand règne par d'humiliants revers et de cruelles défaites. Si l'on est vaincu, il faut du moins que l'âme reste debout, que l'honneur national et royal soit sauf.

Le grand Roi, dont la jeunesse avait tressailli aux accents cornéliens, a besoin d'une vigueur cornélienne pour ne pas ternir sa gloire. Il se lèvera devant ses ennemis, et, tout broyé qu'il est par la douleur, trouvera des accents cornéliens pour enflammer son peuple: " Allez, dit-il à Villars, en lui confiant sa dernière armée; si vous êtes vaincu, je convoquerai le bân et l'arrière bân de mon royaume, et je m'ensevelirai dans la victoire ou dans la mort". Où a-t-il pris un tel accent? Ah! sans doute, dans la noblesse de sa race antique et guerrière, dans la fierté de son âme royale, mais n'oublions pas que cette âme a aussi vibré au souffle cornélien. Tel, Auguste se redressant dans l'adversité:

" O siècles! ô mémoire!

Conservez à jamais ma dernière victoire! (1) " (Cinna, V, 3.)

La dernière victoire de Louis XIV fut moins une victoire guerrière (telle, Denain) que la victoire morale par laquelle il se montre digne et grand dans les revers.

" Aucun gémississement à son coeur échappé,

Ne le montre en mourant, digne d'être frappé.

..... il rappelle

Ce qu'eut de beau sa vie et ce qu'on dira d'elle.

Et son dernier soupir est un soupir illustre (1) " .

Suit une période entremêlée de clartés et d'ombres, mais où, hélas! la honte domine: la nation est toujours vaillante, mais un roi corrompu, puis un roi faible, ne savent plus tenir le glaive, symbole de grandeur, de force et d'honneur national; de plus, une légion de sophistes égarent les esprits vers des voies nouvelles menant aux pires catastrophes; il faut pourtant que se conserve la force d'âme cornélienne dans les âmes françaises, sinon, c'en est fait de la vie et de la grandeur françaises. Eh bien, si les généraux ne sont plus vainqueurs, si les gouvernements sont aveugles et rampants, si les rois amollis laissent choir leur puissance, du moins, il y aura toujours de grandes âmes pour combattre et mourir; et ce n'est pas une vaine et chimérique supposition que d'entendre notre grand Montcalm exalter son âme en se répétant ces vers:

" Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière,
Offre à notre constance une illustre matière;
Il épuise sa force à former un malheur
Pour mieux se mesurer avec notre valeur,
Et comme il voit en nous des âmes peu communes,
Hors de l'ordre commun, il nous fait des fortunes(2) " .

Puis se sentant mourir:

" Je n'ai goutte de sang qui ne soit à mon roi (3) " .

On peut d'autant mieux le supposer que l'histoire elle-même nous apprend qu'en ce temps-là précisément, son illustre adversaire, l'immortel Wolfe, exaltait lui aussi son âme par ce vers de la touchante

(1) Pompée, II, 2, (2) Horace II, 3, 431-436

(3) Suréna, IV, 4. 1095

élégie de Gray:

" The paths of glory lead but to the grave. "

Ce parallèle devient encore plus probable si l'on compare leur mort héroïque, à tous deux, et les phrases vraiment cornéliennes qui éclairaient d'un dernier reflet leurs nobles carrières: " Je meurs content ", dit Wolfe, en apprenant la victoire; " Je meurs content, dit Montcalm, je ne verrai pas les ennemis dans Québec."

A des trépas si héroïques, comment se retenir d'appliquer cette oraison funèbre du vieil Horace:

" Tous deux, pour leur pays, sont morts en gens d'honneur!

Il me suffit (1)."

Survient la tragique révolution. Oh! c'est alors surtout que les âmes devront être fortes pour ne pas fléchir sous la rafale. Alors, deviendront communes, hélas! la mort, sous ses formes les plus hideuses, la cruauté, l'ivresse du sang; mais aussi, pour la gloire des victimes de la France et de l'humanité, une floraison empourprée d'héroïsme: on voit des monstres cornéliens, mais aussi des courages cornéliens.

A cette tragédie cornélienne, on peut appliquer ces vers cornéliens:

" Je leur fais un tableau de ces tristes batailles

Où Rome, par ses mains, déchirait ses entrailles (2) . "

" Rome entière noyée au sang de ses enfants,
Les uns assassinés dans les places publiques,

(1) Horace, IV, 2, 1077-1078

(2) Cinna, I, 3.

Les autres, dans le sein de leurs dieux domestiques (1). "

mais, ces scènes navrantes sont relevées par l'héroïsme des victimes marchant au martyre:

" Le trépas n'est pour eux ni honteux, ni funeste,
 Ils cherchent de la gloire à mépriser nos Dieux.
 Aveugles pour la terre, ils aspirent aux cieux,
 Et croyant que la mort leur en ouvre la porte,
 Tourmentés, déchirés, assassinés, n'importe,
 Les supplices leur sont ce qu'à nous, les plaisirs,
 Et les mènent au but où tendent leurs désirs;
 La mort la plus infâme, ils l'appellent martyre (2) . "

Mais voilà l'épopée Napoléonienne et impériale. Vrai héros cornélien par le caractère et par sa race apparentée à la race romaine, Bonaparte va enivrer tout le peuple français de sa gloire éblouissante. La gloire ne pourra sans doute effacer les excès qui l'accompagnent, mais , si les âmes françaises alors sont aveuglées et égarées, du moins, elles ne seront pas avilies, mais à jamais exaltées. Or, je vous le demande, sont-ils nombreux dans cette armée, du moins parmi les chefs, ceux dont la jeunesse ne fut pas bercée par de tels accents cornéliens:

" Que des plus nobles fleurs, leur tombe soient couverte!
 La gloire, de leur mort, m'a payé de leur perte:
 Ce bonheur a suivi leur courage invaincu,
 Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu (3) . "

(1) Cinna, I, 3.

(2) Polyeucte, III, 3, 946-953

(3) Horace, IV, 2

(3) Id., III, 6, 1011-1015

" Non, mais la noble ardeur d'envahir tant d'États

Doit combattre de tête encore plus que de bras (1) ."

Et dans leur âge mûr, n'entendirent-ils pas pour scander leur marche triomphante, ces éclats de clairon:

" Ma vertu, pour le moins, ne me trahira pas,

Vous la verrez brillante au bord des précipices

Se couronner de gloire en bravant les supplices (2) . "

Près d'un siècle passe; la France est vaincue par une antique rivale; elle se relève, mais meurtrie, étourdie, défiante d'elle-même, de ses forces, de son avenir. Mais un soir de l'année 1875, un jeune poète, dans un drame cornélien, " La Fille de Roland ", chante l'immortelle jeunesse de sa patrie qui sait toujours trouver un Sauveur après les plus cruels désastres. L'auditoire l'acclame frénétiquement, et après lui, la France se relève confiante et marche vers ses nouvelles destinées. Le public, la critique du temps, la France entière ont reconnu quoi?... l'inspiration cornélienne!

" O d'un Etat penchant, l'inespéré secours!

Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace,

Appui de ton pays et gloire de ta race (3). "

" La menace n'a rien qui les puisse émouvoir (4)."

" Un grand destin commence, un grand destin s'achève,

L'Empire est prêt à choir, et la France s'élève (5) ."

(1) Attila, I, 1.39. (2) Cinna, I, 4.312-314.

(3) Horace, IV, 2, 1142-1145. (4) Suréna, IV, 4, 1345.

(5) Attila, I, 7

Enfin, voici l'heure tragique entre toutes: 1914! Ah! il ne s'agit plus ici de littérature, d'hégémonie, de gloire: il s'agit de la vie de la nation française! L'ennemi est plus fort, il veut en finir une bonne fois:

" César, prends garde à toi!

Ta mort est résolue, on la jure, on l'apprête (1)."

Une nation moins grande, moins noble, moins illustre, qui n'aurait pas d'aussi fortifiants souvenirs dans ses fastes militaires, mais aussi, qui n'aurait pas accumulé d'aussi puissantes réserves spirituelles dans sa littérature, aurait probablement sombré dans le désespoir et laissé éteindre son antique gloire par une lâche capitulation; mais si la force est contre elle, si la défaite et la mort semblent inévitables, eh bien! plus que jamais, toute cette génération, n'a-t-elle pas lu, étudié, commenté Corneille, et en lui, ne s'est-elle pas abreuvée, à son insu peut-être, de volonté, de force morale, de bravoure, d'honneur, et par-dessus tout, de devoir? Et, elle ira, cette jeunesse, au devoir avec l'esprit des héros de Corneille, et cet esprit lui donnera une victoire inespérée sur la lourde matière!

" Qui veut mourir ou vaincre, est vaincu rarement;

Ce noble désespoir périt malaisément.

Rome, quoi qu'il en soit, ne sera point sujette,

Que mes derniers soupîrs n'assurent ma défaite (2) ."

Sans doute, ce serait forcer la note que d'attribuer l'héroïsme

(1) Pompée, IV, 4, 1356-1357.

(2) Horace, II, 1, 385-388.

de ces temps historiques au seul Corneille, ou même dire qu'à lui en revient la meilleure ou la majeure partie. Bien d'autres causes y concourent; mais, du moins, qu'on veuille bien y réfléchir: les héros de cette grande époque historique sont imprégnés de la littérature cornélienne, par la lecture, l'étude, le théâtre. Dès lors, est-il téméraire de prétendre que Corneille a eu sa part notable d'influence sur l'âme française, sur l'héroïsme français; part impossible à mesurer exactement, mais réelle.

Arrivée au terme de cette étude, puissé-je avoir compris suffisamment cette âme cornélienne pour la faire comprendre et admirer à mes élèves. Puissions-nous tous nous en inspirer, nous en retirerons un profit certain; car si je viens de montrer qu'elle est bien française, ce que j'en ai dit auparavant démontre aussi que l'oeuvre cornélienne est une richesse pour l'âme humaine tout entière, une source d'élévation morale, d'honneur, de courage, d'idéalisation et d'idéalisme, et enfin, spécialement par ses sujets romains, inspiratrice de la vertu dont notre époque a le plus grand besoin: la force d'âme au service d'un sublime idéal!

BIBLIOGRAPHIE

DES PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS POUR CE TRAVAIL

- Bertrand.....Louis XIV
- Bossuet.....Discours sur l'Histoire universelle, 3e partie
- Brunetière.....Les époques du théâtre français
- Etudes critiques sur l'histoire de la littérature
- Corneille.....Examens
- Avis au lecteur
- Desgranges.....Histoire de la littérature française
- Deschanel.....Le romantisme des classiques
- Faguet.....Etudes et Portraits littéraires (17e siècle)
- Geoffroy.....Cours de littérature dramatique
- Hémon.....Théâtre de Pierre Corneille
- Lanson.....Histoire de la littérature française
- Pierre Corneille
- Lemaître.....Impressions de théâtre (les 3e et 4e séries)
- Marty-Leveaux..Oeuvres, édition des Grands Ecrivains de la France
- Mestre.....Analyse des Auteurs Français (17e siècle)
- Petit de Julleville... Théâtre choisi de Corneille
- Sainte-Beuve...Portraits littéraires
- Sarcey.....Quarante ans de théâtre